

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS SHEEP-SKINNING CO. LIMITED. BUREAU: 202 rue de Commerce. Entre Canal et Bienville.

POUR LES PRÊTES AU MOIS DE DÉCEMBRE, VENEZ EN LOCATION, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX RÉDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE. VOYEZ LA PAGE 2.

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for Du 21 juillet 1906, 7 p. du matin, Midi, 3 P. M., 8 P. M.

SOMMAIRE

- Tronçais. Alora. Une Perle. Fiançailles Fleuries. C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit, monologue. Wagner et Rossini. Les Vautours de Paris, Feuilleton du Dimanche. (Suite.) Mondanités, chifon. L'actualité, etc., etc.

Traité de Paix.

La guerre entre le Guatemala, d'une part, et le Salvador et le Honduras, de l'autre, n'aura pas été si longue. Les armées des trois pays réunies à bord du croiseur américain "Marblehead" dans la rade de San Jose, Guatemala, ont l'invitation des autorités de Washington, ont signé un traité de paix. Que durera cette paix? C'est ce qu'on ne peut prévoir. Mais si, comme c'est possible, elle ne doit être que temporaire, il n'en faut pas moins avoir été au gouvernement des Etats-Unis d'avoir aussi promptement mis fin à un conflit qui menaçait d'englober toute l'Amérique Centrale. Déjà, dans plusieurs engagements, les pertes avaient été très sensibles des deux côtés, quoiqu'il ne faille ajouter qu'une fois très modérée aux chiffres envoyés par les généraux - des divers armées. L'une de ces armées, celle du Salvador, a perdu son commandant en chef, le général Regalado, ce qui indique qu'il y a évidemment en quelque chose de rébellion conduite par le général Toledo contre le gouvernement de Cabrera, président du Guatemala, qui avait été la cause première de cette guerre. En mai dernier, après plusieurs engagements sans résultats appréciables pour les révolutionnaires ou les forces du gouvernement, diverses expéditions organisées dans le Salvador vinrent rejoindre les rebelles, et, subitement, les troupes régulières de ce dernier pays entrèrent dans le conflit. Pressé par les forces relativement considérables ligées contre elles, les troupes de Cabrera pénétrèrent sur le territoire du Honduras, et assiégèrent cette république se joignant au Salvador contre le Guatemala. Les choses en étaient à ce point quand les autorités de Washington jugèrent le moment venu d'intervenir. Un croiseur américain fut envoyé sur les côtes du Guatemala, et bientôt les délégués des trois pays en guerre ve-

naient discuter à bord avec les représentants des Etats-Unis et du Mexique les conditions dans lesquelles les troupes déposeraient les armes. Les commissions sont arrivées à une entente, et la paix est aujourd'hui établie entre les trois pays.

Il reste à savoir ce que vont faire les révolutionnaires du Guatemala, qui ne peuvent être compris dans le traité de paix. Peut-être vont-ils, sachant qu'ils ne peuvent attendre de secours de pays voisins, se soumettre? Ils se montreraient sages en agissant ainsi, car il n'est pas douteux que Cabrera, n'étant plus inquiété par des troupes étrangères, réprimerait promptement le rébellion.

Mais voici qu'en même temps qu'arrive la nouvelle du rétablissement de la paix dans l'Amérique Centrale, des avis du Mexique viennent jeter l'inquiétude en annonçant qu'un soulèvement général contre les étrangers se prépare dans ce pays.

C'est le 16 septembre prochain anniversaire de la proclamation de l'indépendance du Mexique, que le signal serait donné. Déjà, paraît-il, des affiches ordonnant aux étrangers de quitter le pays avant cette date ont été posées dans plusieurs grandes villes. Fort heureusement le Mexique possède un gouvernement certain sorte qu'il est à peu près certain que si des violences sont commises, elles ne prendront pas un caractère général. On peut compter sur le président Diaz pour réprimer vigoureusement les désordres ou qu'ils se produisent.

UN

ENSEIGNEMENT

Les grandes manœuvres faites par l'immense flotte que l'Amirauté anglaise a mobilisée ne sont pas terminées; mais la seconde partie de ces exercices est achevée, laissant un grand enseignement et motivant les plus sérieuses réflexions. Les quatre cents bâtiments engagés dans cette répétition générale de la guerre étaient divisés en deux escadres, arborant, l'une les couleurs rouges et l'autre le pavillon bleu. La flotte rouge, la plus nombreuse de beaucoup, était chargée de la défense du littoral et de la protection du commerce; les navires bleus représentaient l'ennemi. Nous n'attachons qu'une médiocre importance au résultat d'une bataille qui a eu lieu en large et dans laquelle le vaisseau-amiral rouge aurait été théoriquement capturé. Il n'y a dans ce fait, et même dans l'issue générale du combat, aucun argument à tirer, puisqu'il s'agit de manœuvres sortis des mêmes arsenaux, montées par des équipages semblables. La victoire ne peut jamais être l'objet d'un simulacre, dans de telles conditions, et la décision des arbitres tient à des causes et à des considérations que l'état de guerre modifierait. Quand on se bat en réalité, le courage et le sang-froid jouent un rôle décisif. Il en est autrement lors de grandes manœuvres fictives. Tout ce que l'on peut présumer, c'est que l'amiral rouge a moins bien manœuvré que son rival bleu. Il n'y a là qu'un élément d'appréciation sur la valeur professionnelle de deux

hommes exerçant le commandement. Peut-on en tirer autant à propos du bombardement et de la prise de certains ports, de Scarborough, par exemple? Cela n'est pas inadmissible, car ce fait semble indiquer que les bleus ont réussi à échapper à la surveillance des rouges, c'est-à-dire des défenseurs, des gardiens du royaume.

Pourquoi la flotte de protection du pays s'était-elle laissée entraîner assez au large pour que l'ennemi réussit à se glisser entre les mailles trop larges, on le saura, probablement, par les rapports officiels. Jusqu'ici, il est permis d'être surpris, en voyant que l'amiral rouge s'est tant écarté de la Manche et que, par cela même, il a rendu possible l'outrage fait aux côtes britanniques.

En s'éloignant, on s'expose à tous les hasards de l'imprévu, puisqu'il n'y a plus à s'occuper, comme jadis, du temps et de la direction du vent. Un navire ennemi, ayant fait un détour pour dissimuler sa route, peut surgir à tout instant de tous les points de l'horizon. On ne protège un port qu'en restant dans le voisinage.

Ce qui est le plus important dans ces grandes manœuvres et ce qui touche le plus le peuple anglais, c'est de savoir si la flotte pourrait assurer avec la liberté des mers pour qu'aucune entrave ne soit mise à la navigation des paquebots et autres navires de commerce.

L'Angleterre, ayant vu ses habitants désertir le travail des champs, qui était d'ailleurs en grâces, dans un sol peu fertile, sous un climat brumeux, ne produit plus assez pour se nourrir. Ce ne sont pas seulement les éléments de la richesse qui arrivent dans ses ports de toute les parties du monde, mais aussi son alimentation.

Le jour où les Britanniques seraient l'objet d'un blocus maritime, la nation aurait faim.

Or, l'escadre bleue, l'ennemi fictif, a capturé beaucoup de bâtiments marchands. Le problème se pose donc, profondément inquiétant pour nos voisins du Nord de la Manche.

L'Amirauté attribue ce fait à l'emploi de la télégraphie sans fil, qui a modifié complètement, en effet, les conduites des "raides" exécutés par les croiseurs. En restant en communication entre eux, pour se signaler le passage d'un paquebot, ils peuvent exercer une surveillance active sur une immense étendue.

La vitesse d'un paquebot lui-même assez grande pour lui permettre d'échapper au croiseur qui le poursuit, comment se dérobera-t-il à l'attaque d'un autre navire averti par dépêche et qui viendra lui barrer la route? Rétrograder, il se lancera-t-il dans une autre direction, il sera exposé à rencontrer des ennemis de tous côtés, et il se trouvera dans un cercle d'où il ne réussira pas à sortir.

Avec la télégraphie sans fil, le commandement d'un amiral, qui ne s'étendait pas au-delà de son horizon visuel, s'étendra à de grandes distances. Que sont les signaux faits au moyen de pavillons comparés à ces télégrammes qui traversent l'air, sans que rien d'apparent ne signale leur passage. Cette invention récente et merveilleuse constitue une révolution, elle bouleverse toutes les données de la tactique navale; elle ouvre au génie militaire des chefs des perspectives nouvelles et infinies.

L'amiral Fournier, qui va présider aux grandes manœuvres de la flotte française, s'inspirera, sans aucun doute, des leçons que viennent de donner les exercices anglais, dont le résultat a surpris beaucoup de marins. Leur étouffement a été tel, que certains d'entre eux ont montré un léger scepticisme et se sont demandés si tout n'avait pas été réglé à l'avance par l'Amirauté britannique, afin d'empêcher la nation de s'endormir dans la sécurité et de prêter l'oreille aux avis des désarmement. Si en était ainsi, les succès de la flotte bleue seraient expliqués. En tout cas le but serait atteint, car, après ces grandes manœuvres, on peut être certain que l'Angleterre voudra être de plus en plus forte sur mer.

Les Mois glorieux.

JUIN.

Bataille de Marengo, 14 juin 1800.

Radieux, le vieux général autrichien dit à ses officiers, en leur montrant l'horizon: "Partout, la ligne française recule. Le village de Cassel-Ceroldo est pris. La route de Plaisance est à nous. A nous la journée! Messieurs, la bataille est finie!" Les compliments s'échangeaient. Le vieux général, épuisé, cédant aux instances des siens, se décida à prendre un repos bien gagné.

Vous achèverez la victoire, Zach, dit-il à son chef d'état-major. Les Français sont à votre merci. Et le baron Mélas regarda son quartier général d'Alexandrie, la ville voisine, tandis que de nombreux courriers s'en allaient dans toutes les directions porter la bonne nouvelle du triomphe autrichien.

De côté opposé du champ de bataille, l'état-major français entendait son chef de phrase tomber: "Le nombre nous écrase. Assurons la retraite avant qu'elle nous soit coupée! La bataille est perdue..."

Qui la bataille est perdue, mais il n'est que trois heures. Nous avons le temps d'en gagner une autre.

La riposte appartient à Desaix, qui vient d'arriver. S dressant sur ses étriers, et le regard rendu plus aigu encore par les sourcils froncés, le général en chef écoute sans rien dire. Brèvement, il enveloppe d'un coup d'œil ses officiers et prononce: "Desaix a raison. La bataille commence."

En quelques mots rapides il a exposé un plan, puis il s'avance sur le front des troupes. — Mes amis, s'écrie-t-il, c'est assez reculer. Maintenant nous avançons. Vous savez que j'ai l'habitude de chercher dans mon manège le champ de bataille!

Depuis l'aube, l'action s'engage pour la troisième fois. D'abord, Lannes et Victor accablés, ont dû abandonner le terrain par une lente et magnifique marche rétrograde. Le général en chef apportant ensuite l'appui d'un petit corps d'élite, n'est point parvenu à dominer la situation, malgré ses habiles manœuvres. Enfin la face du combat change! Desaix, avec sa division, était au loin à la recherche de l'Autrichien. Entendant le canon, il n'a pas hésité! Le bon lieutenant doit courir au feu du général. Il est accouru. C'est lui que son chef charge d'arrêter le flot montant des ennemis.

Il assure la victoire, et il la paye de sa vie!

Au premier choc, une balle autrichienne lui traverse la poitrine. Desaix tombe. Mais l'élan des Français ne sera pas arrêté. Les escadrons de Kellermann sabrent avec fureur, l'infanterie s'élanche au pas de charge; des batteries, soudainement démasquées, balayent le terrain.

La colonne autrichienne est coupée en deux tronçons. L'un, où se trouve le général Zich, se voit contraint de mettre bas les armes. La panique gagne l'autre, qui fuit vers la Bermlia, où les ponts ne suffisent plus! Hommes, chevaux, canons s'enlèvent dans la vase de la rivière et restent aux mains du vainqueur.

Dans son quartier général désorganisé, le vieux Mélas pensa qu'il était trop tôt d'annoncer sa victoire à l'Europe. Sa armée n'existait plus. L'adversaire qui l'avait anéantie, donnait du même coup l'Italie à la France.

Le manteau dont Bonaparte se couvrit au soir de cette journée quand il coucha dans un des villages du champ de bataille, comme il l'avait dit à ses soldats, s'appela pour la postérité, le manteau de Marengo.

Le Musée Carnavalet.

Le musée Carnavalet a fait exécuter, pour ses cartons, une reproduction photographique de la façade, de style Louis XVI, de la maison située au numéro 113 du boulevard Beaumarchais, à l'angle du pont aux Choux.

Un épisode des scènes de la Terreur se rattache, paraît-il, à l'enseigne de la boutique du rez-de-chaussée de cet immeuble: "A la Petite Chaise." Lors du passage, le 3 septembre 1792, des massacres de la Force tenant au bout d'une pique la tête de Mme de Lamballe, devant la maison, un trou rempli d'eau se trouvait à la porte du marchand de vins, posé sur une petite chaise. Les échafauds s'arrêtent et plangent à plusieurs reprises, dans le seuil du masque de l'infortunée princesse, rendu méconnaissable par le sang figé.

L'horrible trophée, ainsi lavé, est remplacé à la pointe de l'épieu, puis les assassins s'éloignent en hurlant. Le détonnant, témoin de cet ignoble spectacle, fit aussitôt peindre sur la bande de sa devanture, l'enseigne "A la Petite Chaise." Elle y est encore.

WEST END.

Un programme aussi varié qu'intéressant va être inauguré ce soir à West-End. Il comprend tout d'abord DeMora et Graceta, des acrobates européens d'une grande renommée. Après avoir triomphé dans toutes les grandes capitales ils ont émerveillé le public américain.

Leur succès à Chicago, récemment, a été grandiose. Nellie Flore, connue dans les cercles du vaudeville comme l'exquise chanteuse-comédienne, va cueillir ici autant de bravos que dans toutes les autres villes où elle a paru.

Elle nous arrive avec un répertoire des chansons les plus nouvelles. Wahlund et Tekla, l'Hercule et l'Amazon. Kipp et Kippy, les comédiens jongleurs, restent une autre semaine.

Avec l'excellent concert de l'orchestre du professeur Fisher, et des scènes mouvantes nouvelles du kinodrome le spectacle est complet.

Echos de la fête du Quatorze Juillet.

Le Comité d'organisation de la fête du Quatorze Juillet met dans le moment la dernière main à son œuvre, c'est-à-dire, qu'il la complète en soldant tous ses comptes, et sera sous peu relevé de ses fonctions, dégagé de toute responsabilité.

On sait déjà que le produit de la fête a dépassé toutes les espérances; que le Programme, les Privilèges et la Porte ont été d'un rapport tel, que, tous frais déduits, une somme fort belle sera versée dans la caisse de l'ins-titution.

Mais ce résultat brillant est le fruit d'un labeur long, patient, bien compris, et fait honneur à l'intelligence et aux admirables sentiments de patriotisme et de philanthropie qui ont animé messieurs les officiers de la Société française du 14 Juillet et les organisateurs de la fête. Tous ont travaillé avec amour et ce dévouement, cet enthousiasme que seule une cause méritante comme la leur peut inspirer.

A la tête de ces travailleurs, citons le président, M. Octave Graud qui, toujours sur la brèche, n'a cependant fait aucun bruit autour de sa personnalité. Avec un tact infini, il a su faire manœuvrer ses hommes, mettre à profit les aptitudes, les connaissances et l'expérience de chacun, et faisant fastueusement les choses.

Le trésorier, M. Arthur Landrodie, est aussi un de ceux qui ont puissamment contribué au succès de la fête. Aussi compétent que modeste, M. Landrodie remplit les difficiles et responsables fonctions de trésorier de la Société du Quatorze Juillet de plus de quinze années, et jamais, croyons-nous, la société n'a eu un serviteur aussi zélé, aussi fidèle.

Un drapeau français fait de plus belle son rôle, et, avait été offert à la société par M. Bonneval avec prière d'en faire don au membre qui aurait déployé le plus d'activité dans l'exercice de ses attributions. Ce drapeau, à une réunion récente du Comité d'organisation, était présenté à M. Albert Tujague, le comité étant unanime à reconnaître les importantes services rendus par le second vice-président de la Société. Et le drapeau orna aujourd'hui un coin de l'espérance de demeure de M. Tujague et fait sa fierté.

Il est encore un autre dont le concours, la collaboration en la circonstance ont été précieux, un autre qui est resté dans la pénombre, mais au mérite duquel ses collègues se plaisent à rendre hommage, M. Fernand J. (Ehmichien), le sympathique secrétaire de la société.

La Société de la Fête est aujourd'hui dans une situation des plus florissantes; et si elle a déjà fourni une carrière longue et brillante, l'avenir lui sourit, lui laisse entrevoir une radieuse perspective.

Edition Hebdomadaire de "L'Abelle".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal. Tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Que pourrait-il faire pour elle, lui qu'elle considérait comme son dernier espoir? Rien! Pas même la révoit.

Les chants de la maîtrise, accompagnés de harpes, de violoncelles et de violons se firent entendre. Les paroles qui lient les deux époux aux yeux de Dieu pour la vie furent prononcées. Il semblait à Colette qu'elle les entendait de sa place, malgré la distance. Elle voyait Jean Villédien passer au doigt de sa fiancée l'anneau symbolique. Puis ce fut la messe.

Les chants recommencèrent. Les violons vibrèrent et la voix d'un ténor chanta avec une expression de tendresse infinie: "Ave Maria, cet hymne magnifique qu'on ne peut entendre sans verser des larmes, dans l'émotion de l'heure solennelle qui décide du sort d'une vie entière. Dans le chœur, Jeanne Vernier regardait son amie avec des yeux humides qui semblaient lui dire: — Voilà notre rêve réalisé. Il était au-delà de toutes leurs espérances. Jamais deux époux n'auraient devant eux une plus magnifique perspective de jours heureux. Que leur manquait-il? Qu'avaient-ils encore à désirer? La cérémonie s'acheva.

La mariée traversa de nouveau l'église au bras de son mari. Quelques-unes de ses camarades de la rue de la Paix étaient là, lui souriant, avec un atome d'envie dans le cœur, les pauvres filles! Cézarine la couvait des yeux, heureuse de sa fortune et de son bonheur. Lorsqu'ils arrivèrent à la hauteur de la petite chapelle que Colette n'avait pas quittée, la malheureuse toujours à genoux, se redressa à demi et tourna les yeux vers la nef. Son regard rencontra celui de Jean Villédien. Que de choses il y eut dans cet échange fugitif de pensées! Celui de Colette disait: — Je vous aime et vous ne pouvez rien être pour moi... Je suis libre, mais destinée. Jean Villédien répondait: — Non, ne désespérez pas. Vous ne serez pas abandonnée... Ayez confiance! Et dans un dernier éclair, d'un imperceptible signe de tête, il ajoutait: — Je vous remercie d'être venue. Je savais que je vous verrais... Courage!

Lorsqu'elle sortit, les dernières voitures des invités, s'éloignèrent dans la direction du faubourg Saint-Germain. La suite à dimanche prochain.

Prenez l'habitude d'économiser. La perte de papiers de valeur est souvent pire que la perte d'argent. L'homme prudent protège ses papiers comme il protège ses "green-backs" — en les mettant en banque. Vos biens et obligations, Vos polices d'assurance, Votre testament, Tous vos documents, sont à l'abri des incendies ou du feu quand ils sont déposés dans une boîte dans le Caveau de Dépôt de Sécurité de LA GERMAN-AMERICAN SAVINGS BANK & TRUST COMPANY.

Concours Littéraire de la Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis et Canada.

ANNEE 1905-1906. La Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis et Canada, poursuivant son œuvre de propagande dans l'Amérique du Nord et voulant encourager le développement de la pratique de la langue française dans cette région, met au concours la question suivante: "Rechercher dans LE CID de Corneille les traces des mœurs françaises contemporaines."

CONDITIONS DU CONCOURS. Tous les membres d'un comité de l'Alliance Française ou d'un Cercle Français ou d'une Société Française, régulièrement affilié à la Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis et au Canada, sur le territoire des Etats-Unis, du Canada et de Cuba sont invités à prendre part à ce concours.

La Fédération de l'Alliance Française offre aux concurrents de ce concours, à l'issue de la compétition, une Médaille d'Or, une Médaille d'Argent et le cas échéant des Mentions Honorables.

Les manuscrits doivent être envoyés au secrétaire général de la Fédération de l'Alliance Française, 100 West 42nd Street, New York, N. Y., avant le 15 août 1906.

Les manuscrits doivent être envoyés, tant que possible, écrits à la machine, ou à la main, en une langue aussi lisible que possible, sur le recto seulement, et ne devraient pas dépasser 3,000 mots.

Les manuscrits doivent être envoyés par la poste, et être accompagnés d'une enveloppe cachetée, portant l'adresse de la Fédération de l'Alliance Française, et le nom du comité de l'Alliance Française auquel il appartient régulièrement.

Le Jury chargé d'examiner les manuscrits aura le droit de réserver les manuscrits qui ont été jugés dignes pour recevoir un prix ou une mention.

Le concours est réservé aux seuls membres de l'Alliance Française qui ne sont pas de nationalité française.

Les concurrents de nationalité française appartenant aux comités de l'Alliance Française qui résident sur le territoire de la Fédération, qui voudraient participer à ce concours, devront dans une catégorie à part, pour la première ou plusieurs premières, seront désignés par le Jury, si celui-ci le juge à propos.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus et la Fédération se réserve le droit de faire publier les travaux ayant reçu les prix.

Toute personne ayant reçu un premier prix ne pourra plus concourir.

Toute personne ayant fait connaître sa candidature avant la décision du Jury sera exclue du concours.

Le Secrétaire Général L. V. GOFFLOT.

Joli mot de Rivarol sur Robespierre, devenu le chef des terroristes. — Il ne lui manque que le gilet pour atteindre la suprême dévotion due à ses mérites!

En effet les deux Bretonnes qui étaient passées du Vin Blanc au boulevard Saint-Germain en même temps que Polye arrivèrent des cuisines dans l'escalier. On entendait leurs pas lourds qui en montaient les premières marches. — Bonsoir, patronne, dit le Breton. Ne manquez pas de m'appeler si vous avez besoin de moi. Un mot dans la petite cour et je descends. Depuis que je connais vos histoires je ne dors jamais que d'un œil. Bonne nuit! Elle ne répondit pas. La nouvelle que le brave Breton venait de lui annoncer l'accablait. Et cependant elle essayait de se raisonner. Quo de plus naturel que ce mariage? Est-ce qu'il ne devait pas arriver tôt ou tard? Que ce fût avec l'un ou avec l'autre, il était fatal. Elle ne pouvait pas prétendre à l'amour de Jean Villédien et encore moins à l'épouser? C'était trop de dévotion en vérité. Jamais elle n'aurait de pareilles prétentions. Alors pourquoi se trouvait-elle à abattre, si constamment? Pourquoi éprouvait-elle une sorte de déchirement dans le cœur? Elle porta la main à son front. Tout en elle était douloureux. Lor que la tentait autrefois ne

pouvait même plus lui servir de distraction. La vie qu'elle s'était faite lui devenait insupportable et elle ne voyait pas d'issue pour en sortir. Elle s'enferma chez elle et passa une nuit agitée et presque sans sommeil. Le lendemain elle s'habilla simplement et vers onze heures elle prétexta une course à faire et sortit, sans même que Clopin, lorsqu'elle passa auprès de lui, essayât de lui faire une observation.

Seulement, si elle se fat retournée, elle aurait pu voir sur sa face un rire, ou plutôt une grimace éardonnée, comme s'il eût pénétré sa pensée. D'ailleurs à l'exception des deux Bretonnes, de la caissière et du fidèle Polye, personne autour d'elle ne connaissait ses desseins, et avec son mari. Jamais de querelle, jamais d'écart.

Tout se passait en secret et les habitués eux-mêmes du café qui ne désespèrent pas de soupçonner rien de cette division, si profonde pourtant, et de ses causes. La belle rousse leur montrait un visage souriant, qui parfois était converti d'un nuage.

Mais où est la jolie femme qui n'a pas ses moments d'énervement et de tristesse? Et bientôt elle arriva aux abords de la Madeleine.

L'imposant temple grec si poétique dans la lumière des belles nuits d'été attendait évidemment des mariés de la plus haute situation, un couple de ces heureux auxquels toutes les félicités semblent promises. Une bande de tapis pourpre escaladait les degrés du monumental perron qui conduit au péristyle à double colonnade.

Dans l'église, des masses de fleurs et de plantes vertes décoraient les abords du chœur et de l'autel. Des fanfles dorées attendaient les jeunes fiancés. La Rossette eut un nouveau serrement de cœur.

Elle se rappelait son union honteuse, secrète, dans la petite église de Fontaine-aux-Bois, les courieux rires et hostiles qui assistaient à cette cérémonie rapide et presque clandestine, la fuite qui l'avait suivie, et un soupir de regret se soulevait au poitrine.

Comme c'était bien là le complément de sa misérable jeunesse de déshéritée! Tout plutôt que cette horrible union devant laquelle elle aurait dû reculer, car déjà ne connaissait-elle pas l'indignité de celui dont elle allait porter le nom, dont elle devenait la chose, la mort, l'association, la femme, en un mot.

L'argent l'avait tentée. — C'est ma faute! — Que de fois elle avait répété cette plainte avec sa colère de

s'être abaissée à l'infamie de s'unir à un assassin par cupidité. — J'ai été lâche! Jamais elle ne se l'était reproché avec plus de désespoir. Comme elle en supportait la peine!

Aurait-elle pu tomber plus bas, descendre dans un abîme plus profond? Elle erra quelques temps sous les colonnades; lasse de sa course, la tête lourde, sous le flot de pensées dont elle était obsédée, elle entra dans l'église.

Là, à genoux sur un prie-Dieu, dans une des petites chapelles latérales, elle attendit, en essayant de prier, la tête cachée entre ses mains.

Peu à peu un mouvement se fit dans l'église sans qu'elle y prêtât aucune attention. Des invités entraient, élégants, hommes ou femmes et montaient vers le chœur.

Bientôt il y en eut du haut au bas de la nef. Ils formaient une haie aux deux côtés de la grande allée du centre. Les portes d'airain s'ouvrirent à deux battants et les trompettes d'orgue éclatèrent dans une marche triomphale.

Colette se redressa. La mariée arrivait au bras d'un homme déjà âgé, grand, de belle prestance, au visage fier et doux. Derrière elle, Jean Villédien suivait au bras de sa mère. La mariée était belle.

Yves-Marie l'avait dit à son compatriote et c'était vrai. Sa beauté était de celles qui ne se discutent pas parce que du premier coup d'œil elles plaisent mais ce qu'elle avait de saisissant c'était la douceur de ses yeux, leur loyauté pour ainsi dire, leur droiture!

L'âme de la jeune fille au cœur chaoté et dévoué, plein de tendresse et d'abnégation, passait tout entière dans son regard. Colette vit que ces beaux yeux étaient roguis de larmes.

La fiancée pleurait sans se contraindre, de bonheur sans doute. La Rossette remit son visage entre ses mains et pleura de même.

Mais c'était de regret, de douleur, de honte et de désespoir. Que deviendrait elle? A qui se confier? Comment sortir de l'affreux chemin dans lequel elle était engagée?

Et puis elle se souvenait! Le baiser qu'elle avait reçu de Jean Villédien, sa douceur, les caresses de sa voix qui essayait de la soutenir et de lui rendre du courage lui revenaient à la mémoire.

Elle avait espéré en lui. Oh! non pas pour un amour impossible, mais pour une amitié consolatrice. Désormais il serait tout à une autre, à celle qu'elle venait de voir, d'admirer dans sa robe blanche et qu'il avait jugée digne

de lui. Que pourrait-il faire pour elle, lui qu'elle considérait comme son dernier espoir? Rien! Pas même la révoit.

Les chants de la maîtrise, accompagnés de harpes, de violoncelles et de violons se firent entendre. Les paroles qui lient les deux époux aux yeux de Dieu pour la vie furent prononcées. Il semblait à Colette qu'elle les entendait de sa place, malgré la distance.

Elle voyait Jean Villédien passer au doigt de sa fiancée l'anneau symbolique. Puis ce fut la messe.

Les chants recommencèrent. Les violons vibrèrent et la voix d'un ténor chanta avec une expression de tendresse infinie: "Ave Maria, cet hymne magnifique qu'on ne peut entendre sans verser des larmes, dans l'émotion de l'heure solennelle qui décide du sort d'une vie entière. Dans le chœur, Jeanne Vernier regardait son amie avec des yeux humides qui semblaient lui dire: — Voilà notre rêve réalisé. Il était au-delà de toutes leurs espérances. Jamais deux époux n'auraient devant eux une plus magnifique perspective de jours heureux. Que leur manquait-il? Qu'avaient-ils encore à désirer? La cérémonie s'acheva.

La mariée traversa de nouveau l'église au bras de son mari. Quelques-unes de ses camarades de la rue de la Paix étaient là, lui souriant, avec un atome d'envie dans le cœur, les pauvres filles! Cézarine la couvait des yeux, heureuse de sa fortune et de son bonheur. Lorsqu'ils arrivèrent à la hauteur de la petite chapelle que Colette n'avait pas quittée, la malheureuse toujours à genoux, se redressa à demi et tourna les yeux vers la nef. Son regard rencontra celui de Jean Villédien. Que de choses il y eut dans cet échange fugitif de pensées! Celui de Colette disait: — Je vous aime et vous ne pouvez rien être pour moi... Je suis libre, mais destinée. Jean Villédien répondait: — Non, ne désespérez pas. Vous ne serez pas abandonnée... Ayez confiance! Et dans un dernier éclair, d'un imperceptible signe de tête, il ajoutait: — Je vous remercie d'être venue. Je savais que je vous verrais... Courage!

Lorsqu'elle sortit, les dernières voitures des invités, s'éloignèrent dans la direction du faubourg Saint-Germain. La suite à dimanche prochain.